

Ou s'abonne à Lyon,

Buc Neuve, 37, au 2^{me}.

(UNE BOITE EST PLACÉE DANS L'ALLÉE.)

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS doivent être adressés franco au bureau de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :

Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :

25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

MARIANNE.

III.

Quel monde nouveau commence pour la jeune fille, qui sait tout-à-coup ce que le devoir lui commandait encore d'ignorer! Sans préparation aucune à cet état de femme, Marianne avait innocemment laissé déchirer sa blanche robe de vierge; elle avait aliéné son sort au profit d'Eugène, et maintenant il lui restait à savoir si le fils de famille voudrait bien s'en charger. Sans doute, et, quelque grand qu'il fût, le sacrifice que venait de faire Marianne ne coûtait rien à son amour, mais celui de son honneur devait-il s'y joindre? Elle ne le pensait pas; cependant il fallait attendre. La semaine se partagea entre le sentiment du plaisir goûté et celui du regret, entre l'espérance et la crainte. Marianne croyait voir tous les regards s'attacher à son front et découvrir les traces de sa faute.

Bientôt la jeune fille vint frapper à la porte d'Eugène, et personne ne lui ouvrit; seulement une vieille femme accroupie dans la loge du concierge se chargea de répondre à ses questions. « Monsieur est parti pour l'Italie, et ne sera de retour qu'au bout de quelques mois. » Ces mots furent prononcés avec une intention si méchante, tant d'ironie jalouse se laissait lire dans le sourire de cette mégère, que Marianne se sentit rougir et ne put proférer une parole.

Que voulait dire ce voyage subit et prolongé? Pourquoi le silence d'Eugène, et ses serments et l'engagement qu'il lui avait fait prendre de revenir près de lui? Evidemment, se disait-elle, Eugène n'a pu me tromper; quelque affaire pressée commandait son voyage, mais il aura parlé de moi à sa mère, et sans crainte je peux, je dois même parler à celle-ci. J'irai.

Entre une semblable résolution et le courage de l'accomplir, il dut y avoir bien des luttes. Le plus difficile était d'abord d'oser recourir à la concierge détestée, pour savoir d'elle si M^{me} de *** se trouvait à Lyon. Plutôt que de se voir exposée volontairement à un nouvel affront, Marianne eût préféré souffrir toutes les douleurs et tous les opprobres, mais elle n'avait pas à sauver l'honneur d'elle seule; après avoir eu le courage du mal, elle pouvait bien trouver la force de sa réparation, dit-elle, pour parvenir à celle-ci, passer par l'ignominie.

La villageoise revint donc sur ses pas. En la voyant reparaitre, l'hôte de la loge frémit d'un infernal plaisir.

— C'est encore vous, ma belle? vous venez sans doute attendre M. Eugène? prenez donc la peine de vous asseoir.

— Merci, Madame, répondit Marianne, mais vous m'avez dit que Monsieur était absent pour plusieurs mois? Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? il va venir.

— Oui, vers l'entrée de l'hiver. Vous voyez donc bien qu'en restant

debout, vous auriez trop de temps à fatiguer vos jambes; et vraiment ce serait dommage.

— Je vous demanderai, Madame, si la mère de M. Eugène est ici?

— Regardez les volets fermés de l'hôtel, Madame ne passe jamais la belle saison à la ville.

— Quand reviendra-t-elle?

— Que lui voulez-vous donc? lui porter quelques plantes? lui dénoncer quelques griefs contre monsieur Eugène? lui dire que son fils vous a mise en faute, parce que vous l'avez bien voulu? Pauvre sotte! ces beaux messieurs ont-ils autre chose à faire?

— Madame!...

— Il n'y a qu'un petit malheur. Madame ne reçoit pas les courtisanes de son fils; elle aurait trop à faire.

— Madame, vous m'insultez; mais vous avez menti.

— Oh! je sais tout, dit la vieille femme en riant, monsieur Eugène s'en est vanté.

— Ce n'est pas vrai!

— Vous êtes une folle! Si vous vouliez céder, il fallait au moins résister plus long-temps.

— Quand reviendra madame? dit Marianne avec colère.

— Je n'en sais rien.

La jeune fille suffoquait; elle s'en alla pour cacher ses larmes.

Ainsi, dès son entrée dans la vie, Marianne voyait se briser toutes ses illusions. Le désenchantement n'avait point attendu pour elle la satiété du plaisir; à quinze ans, il ne lui restait plus, au premier abord, qu'à choisir entre l'infamie et la mort.

Ne suivons point la jeune fille dans l'angoisse de ses réflexions. Les railleries de la concierge avaient indiqué une telle assurance, qu'il était bien difficile de croire à la calomnie; et si toutes les choses qu'elle avait dites étaient vraies, quelle ombre d'espoir restait à la villageoise?

D'un autre côté, Marianne prévoyait bien que la maladie croissante de son père l'enchaînerait plus que jamais près de sa couche, et la soumettrait aux accès d'une humeur aigrie par les souffrances. La jeune fille, revenue de son premier égarement, préféra se dévouer tout entière, et pour jamais, à la piété filiale, que poursuivre inutilement, peut-être, le chimérique bonheur d'un amour jusqu'ici criminel. Ne lui semblait-il pas, en effet, que sa dévote abnégation laverait sa souillure? Plus de joyeuse perspective d'amour, mais aussi plus de trouble de l'âme; le remords ne pouvait s'attacher à un travers d'erreur, et le monde n'aurait même pas l'occasion de refuser son pardon, puisqu'il ne saurait rien.

Voilà ce que pensait Marianne; mais par malheur ses résolutions ne dépendaient plus d'elle, et dans son imprévoyance elle avait compté sur

un mystère désormais impossible. Marianne était enceinte. Bientôt elle put s'en convaincre. La voici donc forcément replacée entre l'opprobre volontaire par l'inertie, ou la nécessité de braver d'autres insultes, afin de tenter la légitimation de sa faute. Pour elle-même, Marianne eût hésité peut-être; car son état pouvait se dissimuler encore, et dans son âge la pensée de quelques mois de retard équivalait à celle de quelques siècles gagnés. Mieux vaut, se serait-elle dit, vivre tranquille pendant ce temps, que m'exposer aux infructueuses railleries de la famille d'Eugène. Qui sait même si le ciel ne fera pas, en ma faveur, un miracle? Qui sait si Marie, ma patronne, ne m'enlèvera pas, à l'insu de tous, le pauvre ange que je couve en mon sein? Mais en songeant au misérable avenir de son enfant, la jeune fille ne pouvait ainsi s'endormir sur de fallacieux hasards, et le courage lui vint à la vue d'un double malheur.

Bien des fois la villageoise s'échappa de Caluire, pour venir inspecter l'hôtel de la rue St-Joseph; toujours la blanche façade intérieure ressemblait à un spectacle fermé. La mère d'Eugène n'était point encore de retour.

Un jour enfin, la vie était revenue au fantôme de pierre; les fenêtres étaient ouvertes.

Marianne, n'osant se présenter d'abord à la noble dame, s'était munie, pour elle, d'une lettre bien simple, écrite de sa main; elle la fit remettre par un domestique.

Voici le contenu de la supplique :

« Madame,

» Une mère qui s'adresse à une mère est sûre d'être comprise; vous m'écoutez donc. J'ai cédé aux prières de votre fils, j'ai eu tort, je le sais, madame, et je ne viens rien demander pour moi; mais je ne suis point seule coupable, et je réclame pour mon enfant le nom que monsieur Eugène a juré de lui donner. Si, comme j'en suis sûre, votre fils vous est cher, madame, vous adopterez le mien, car l'enfant de monsieur Eugène est aussi le vôtre. Je n'ose aller à vous, madame, mais j'attends votre réponse avec confiance.

» Les bénédictions de la mère et du fils vous sont assurées.

» MARIANNE. »

La jeune fille tremblait fort, car la réponse se fit long-temps attendre. Pourtant le domestique revint, et Marianne reprit confiance, parce qu'elle le vit sourire et tendre la main.

— Tenez, lui dit-il en glissant une pièce d'or en sa main, voici tout ce que madame peut faire pour vous.

— Rendez-lui cet or, répondit Marianne en relevant la tête et s'animant d'une noble fierté, je n'en ai pas besoin, et ne garde en mon cœur que le mot de la grande dame. Puisque les riches renient leurs enfants, se dit-elle à elle-même, les pauvres les recueilleront. Viens, ô mon fils! ta mère veillera sur toi!

En traversant la cour, Marianne jeta son regard de colère sur la maison d'Eugène.

Une figure de femme collée contre les vitres d'une fenêtre se balançait et semblait dire :

— Mon fils avait bon goût; vraiment cette enfant n'est pas mal!
La vieille concierge grimaçait son rire au fond de la loge.

(La suite au prochain numéro.)

Réponse.

Du fragile théâtre de la vie où nous folâtrons, du milieu de nos festins et de nos danses, tout-à-coup interrompus, nous tombons dans l'abîme où s'engloutit l'espèce humaine. Soulevés par un souffle du sein de la terre, agités un moment dans l'atmosphère qui nous anime, nous rentrons aussitôt dans la poussière. YOUNG.

..... Et *mœstum mīsa*
Solatur amorem. VIRGILE.

Quoi! jamais de repos pour le corps, la pensée!
Ai-je dit, lorsqu'au ciel l'étoile fut placée,
Déroulant son manteau vermeil.

Si je veux m'endormir sur le bord de la grève
Pour oublier la vie, il faut toujours qu'un rêve
Me réveille dans le sommeil!

Ainsi l'âme n'a pas un moment de silence :
Comme l'oiseau des bois, il faut qu'elle s'élançe
A travers le jour et la nuit.

L'homme, en croyant survivre à l'avenir, succombe,
Et, quand le fossoyeur l'enferme dans la tombe,
Son nom s'efface avec le bruit.

Et tout finit, mon Dieu! amour, gloire, harmonie,
Tout passe avec le temps, et le chant du génie
Perd son écho par le trépas.

Seulement quelquefois on dit en sa demeure :

— Un savant a vécu là. — Souvenir que l'heure
Du lendemain ne garde pas.

Seigneur, ici pourquoi nous avoir fait descendre?
Nous sommes venus cendre et nous retournons cendre,

Où?... Dans le ciel vivez-vous seul,
Ou nous reprenez-vous là-haut avec tendresse,
Pour nous récompenser d'avoir souffert sans cesse
Entre le linge et le linceul?

Je suivais cette idée et j'étais inquiète ;
Il me semblait que Dieu sur mon front de poète
Allait ouvrir le firmament

Pour me faire entrevoir sa colère suprême ;
Je touchais au secret que peut-être à lui-même
Il veut taire éternellement.

Eh bien! je vais fermer mon âme à toute chose ;
Que mon esprit errant en lui-même repose.
Et qu'importe la vérité!

Le hasard, la science ignore le mystère.
Sans voir où le soleil prend son feu pour la terre,
Contentons-nous de sa clarté.

Je ne veux plus ouïr une parole humaine ;
Je ne veux pas savoir si la grande semaine
Est le plus beau travail de Dieu ;

Je veux mourir, disais-je. — Alors ta voix sonore,
Poète, en consolant mon cœur, lui fit encore
Aimer la vie à son adieu.

Oui, j'entendis ta voix, qui me parut plus douce
Que la voix de l'oiseau qui couve dans la mousse
Son nid que l'air veut emporter,
Et j'ai dit : O mon Dieu! si votre ange au saint livre
N'a pas écrit ma mort, laissez-moi; je veux vivre
Encore un jour pour l'écouter.

CLARA FRANCIA-MOLLARD.

Des Tics, Manies, Travers et Habitudes de quelques Célébrités modernes.

M. Ballanche, ce philosophe des premiers âges, qui a parlé à Moïse et à Homère, a la manie des bonbons. Il a sans cesse un drageoir, dont le travail exquis et les curieuses incrustations témoignent du goût le plus coquet de la cour mignonne de Louis XIII. Au milieu de la plus grave dissertation sur le dernier cycle épique du moyen-âge, et la recherche du *graal*, M. Ballanche sort de la vaste poche de son gilet de piqué blanc le drageoir bondé de pastilles, de pralines et de fruits secs, qu'il vous offre. Vous croquez un amande amère, en lui disant votre opinion sur le mot gnostique des chevaliers du Temple, et il vous interrompt en citant Baluze et l'Écossais Mac-Fiortus, tout en se fourrant une aveline grillée dans la bouche.

M. de Châteaubriand a la prétention constante de vouloir passer pour plus vieux qu'il ne l'est réellement. Depuis cinq ou six ans, il n'y a pas dans la circulation une seule lettre, un seul billet du noble vicomte qui ne soit lardé d'une petite phrase sur son grand âge. Si nous comptons bien pourtant, M. de Châteaubriand, ministre de la restauration avec M. de Villèle, n'a guère plus de soixante-quatre ans. A le croire, c'est un Mathusalem. Il parle du commencement du dix-huitième siècle comme s'il en avait été contemporain. Mme Récamier écrit-elle à l'auteur des *Martyrs* pour l'inviter à dîner, il répond qu'il accepte *malgré ses vieux ans*, qui, dont, que..., etc.; — ou bien qu'il refuse à cause de son grand âge, et tout ce qu'on voudra. Il y a dans les collections des amateurs un grand nombre d'autographes du célèbre écrivain, et pas un, sur tous ceux dont la date est récente, ne manque de reproduire cette manie de M. de Châteaubriand. Il parle de son âge à propos de tout, et, s'il vous écrit, vous avez tout lieu de supposer que le *post-scriptum* vous invitera à son enterrement. Cela donne à l'illustre poète une attitude patriarcale qui, au fond, doit être sa prétention. Vous savez qu'il a intitulé un ouvrage qu'il s'occupe depuis long-temps de rédiger et de mettre en ordre : *Mémoires d'outre-tombe*.

Tout le monde sait l'affection singulière que M. Jules Janin porte au bonnet de coton. Il est bien rare de pénétrer chez le célèbre critique sans le trouver affublé du fameux *casque-à-mèche* dont parle Rhumphius. Souvent M. Janin est enveloppé d'une splendide robe de chambre de moire ou de lampas, et le fidèle bonnet de coton continue de parer son

L'entr'acte Lyonnais.



Lith. Bourgeois, rue de la Harpe, 100.

M. DANGLIN,

1^{er} vicomte, marquis, père noble,
Général Lyonnais.

front chevelu. Un jour, sans doute, il y ajoutera le large ruban dont le malade imaginaire se ceint les oreilles, en analysant le mémoire de M. Fleurant.

M. de Lamartine aime passionnément les chiens, mais les chiens d'une espèce rare : celle des levriers. L'aïeul de ceux que possède aujourd'hui l'admirable poète appartenait à don Pedro. Aujourd'hui il y a dans Paris vingt levrettes et levriers, café-au-lait ou chamois, qui proviennent de cette aristocratique lignée; car M. de Lamartine, après en avoir gardé pour lui trois ou quatre, fait des gracieusetés à tous ses amis de la progéniture canine que chaque année lui renouvelle. Le plus célèbre des arrière-petits-fils du chien de don Pedro appartenait à M. Jules Janin, et il avait nom J. J. Cela ne s'écrit et ne se prononce pas autrement. C'était un adorable animal pour son insolence, sa morgue et son sans-gêne. Son éducation avait été soignée comme celle d'un cormoran; tout lui était permis, ou du moins se permettait-il tout. Il était bon de connaître les mœurs et le caractère de messire J. J., lorsqu'on allait chez M. Janin, sans quoi on risquait fort d'y être entré en habit et d'en sortir en veste!

Le général Allard, dont le séjour en France a fait tant de sensation il y a peu d'années, passait pour un gourmet de première classe. On sait l'histoire de cet officier : elle peut se réduire à quatre mots. Officier d'état-major du maréchal Brune, après l'assassinat d'Avignon il s'embarqua pour l'Égypte, et ne tarda pas à devenir le favori du rajah de Lahore; il organisa une armée à ce prince et épousa sa fille. Il vint dernièrement en France pour placer ses enfants dans les collèges de Paris. Enfin les journaux de l'Inde nous ont apporté la nouvelle de sa mort que nous aimons à croire controuvée.

Le général Allard passait deux ou trois heures par jour en face du magasin de Chevet, au Palais-Royal. Son appétit prodigieux lui permettait de donner une satisfaction immédiate à son penchant gastronomique; et Chevet racontait souvent qu'un jour le général étant entré chez lui avec M. de Gussy, il leur avait été servi un repas suffisant pour douze personnes, dont ils n'avaient pas laissé miette. Le général Allard était encore, malgré son absence, une excellente pratique pour Chevet, qui lui expédiait pour l'Inde, par l'intermédiaire de la maison Balguerie, de Bordeaux, des caisses de fruits, de légumes et de gibiers conservés par le système d'Appert, c'est-à-dire cuits et renfermés dans des boîtes de fer blanc dont la machine pneumatique avait extrait tout l'air. On sait que c'est par l'usage de ce procédé, fort précieux pour la marine, que les navigateurs mangent les vivres les plus frais sous l'équateur et au-delà du cap Horn.

M. Dupuytren avait conservé d'une autre époque l'habitude invétérée de terminer toutes ses lettres par la formule : *salut et fraternité*. C'était une manie invariable et enracinée dans une pratique de quarante ans. M. Henri Berthoud, qui possède une des plus riches collections d'autographes qu'on puisse voir, montre volontiers la lettre dans laquelle le célèbre chirurgien s'excusait envers M. Orfila, aujourd'hui doyen de la Faculté de Médecine, de ne pouvoir se rendre à une invitation à dîner que lui avait adressée ce dernier. La lettre d'excuse et de regret prétextait un grand mal d'estomac, et finissait par la formule ordinaire : *salut et fraternité*.

M. Orfila répondit, pour exprimer ses regrets sur l'indisposition de son illustre collègue, et parodia le ton familier du malade, en terminant par ces mots : *salut et graine de lin*. On suppose que M. Orfila voulait conseiller à son ami l'usage d'un cataplasme au lieu de l'application de sangsues, expédient de l'usage duquel Dupuytren était fanatique, et que M. Orfila combattait alors très-énergiquement dans ses cours. Cette petite plaisanterie entre deux hommes aussi sérieux que les deux illustres médecins est chose fort originale. M. Henri Berthoud possède ces deux autographes.

REVUE THEATRALE.

Si l'on excepte les succès toujours soutenus de *l'Empereur*, au théâtre du Cirque, et la vogue qui s'attache soit à *la Prise de la Bastille*, soit à *Balochard*, sur la scène du Gymnase, nous pouvons dire que cette semaine théâtrale n'a offert qu'un événement digne de remarque spéciale, et cet événement est la reprise de *Robert*.

Mais après avoir successivement boudé le ballet, la comédie et l'opéra-comique, notre public se met à poursuivre de ses attaques le grand opéra. Dimanche dernier, presque rien de l'immortel ouvrage n'a été respecté. Sous prétexte de juger les artistes, nos merles ont déchiré plus ou moins chacune des parties de *Robert*; Siran et M^{lle} Joly ont seuls trouvé grâce à leurs yeux. Cette conduite est le signe d'une versatilité et d'une prévention inconcevables. M^{lle} Cundell, lors de ses dé-

buts, s'est fait justement applaudir dans le rôle d'Alice; depuis ce temps son talent s'est posé dans son assurance. Jusques à quand l'hostilité de quelques-uns s'attachera-t-elle aux pans de sa robe? Garbet fut autrefois l'occasion de triomphes que nous trouvâmes exagérés, et chaque fois que ce charmant troisième ténor se charge par complaisance d'un rôle de second, les siffleurs reconnaissants l'aiguillonnent maintenant. Raimbaut est bien évidemment un rôle de second ténor, puisqu'il était tenu à Paris par Lafont, et l'année dernière, à Lyon, par notre second. Garbet pourrait donc se venger en se renfermant dans son droit, c'est-à-dire en privant le public des grands ouvrages lyriques. Sachons ne point faire supporter à ce jeune artiste des retards qui lui sont étrangers et que nous expliquerons bientôt.

Enfin M. Pouilley, basse-taille, n'a point fini ses débuts, il joue bénévolement pour ne point faire manquer un spectacle, et sans lui tenir compte de ses qualités nombreuses, de sa bonne volonté, sans avoir la patience d'attendre qu'ils soient mis en demeure de prononcer sur lui, les juges sifflent tout et toujours. Nous ne craignons pas de dire cependant que dans la musique de Meyerbeer les nombreuses parties exigeant de la force ne furent jamais rendues avec autant de puissance sur la scène de Lyon. Mais qu'importe? Le *parti pris* prononce son veto.

On nous dit : « Pourquoi M. Pouilley retarde-t-il son troisième début? Pourquoi *les Huguenots*, depuis si long-temps promis, ne peuvent-ils voir le jour de leur reprise? » *Les Huguenots* sont le grand cheval de bataille des juges. Montés sur lui, ils défient tout; si vous parvenez à les en faire descendre, il semble que ces rudes chevaliers inclineraient leur lance. Essayons de parvenir à un résultat si heureux pour tous ceux qui craignent le désordre. Nul n'est fondé à reprocher à un artiste une privation dont celui-ci n'est pas la cause, et ni M. Pouilley, ni M. Compan, ni M^{lle} Cundell n'occasionnent le retard des *Huguenots*. Cet ouvrage eût depuis long-temps reparu si M. Joanny Bruyat, seconde basse-taille, chargé du rôle de Saint-Bris, n'était condamné par la faculté à prendre du repos.

Ce repos, déjà trop prolongé, pourrait bien être long-temps nécessaire, et alors, dans le cas où M. Pouilley se retirerait devant quelques criailleries, nous ne voyons trop comment, à cette époque, la direction de nos théâtres pourrait compléter ses cadres; l'opéra serait tout entier arrêté.

D'un autre côté, la maladie de M. Gauthier paraît devoir se prolonger indéfiniment, et pour ce motif M. Provence s'était adressé à M. Sylvain. L'engagement allait se conclure avec des clauses fort onéreuses pour la direction, et de longs délais expirés faisaient croire que M. Sylvain accepterait les conditions faites par lui-même, lorsque son refus est subitement arrivé. Nous ne pensons pas que le public ait lieu de se plaindre du non-retour de M. Sylvain; mais la direction est froissée dans ses intérêts par cette étrange parade. Quelques sujets avec lesquels M. Provence pouvait se mettre en rapport ont eu le temps de s'engager. Que sortira-t-il de tout ceci? Pour le moment, nous avons des relâches ou d'improductifs spectacles.

Ces choses font plus que jamais ressortir la convenance d'une interruption de trois jours par semaine apportée aux représentations du Grand-Théâtre. Nous ne reviendrons pas aujourd'hui sur cette question déjà traitée, mais nous repousserons une supposition qui nous a été gratuitement prêtée.

Non, nous ne voulons point exclure la troupe de la comédie et du drame; cette troupe a dernièrement rendu d'importants services; elle est appelée à en rendre de plus éminents encore. Mais quatre représentations par semaine ne lui laisseront-elles pas assez de place? et, grâce à cette complaisance, la scène du Gymnase ne pourra-t-elle pas leur être quelquefois ouverte? Plus particulièrement de nos jours, la comédie et le drame doivent faire diversion aux œuvres lyriques, dont l'exécution devient de plus en plus difficile, à Paris comme ailleurs. Ce premier genre français, d'ailleurs, recouvre son empire : dans quelques jours on pourra s'en convaincre; Bocage est à nos portes, des artistes dignes de lui l'attendent. Cette année, nous avons lieu d'être fiers des sujets de la comédie.

CAUSERIES.

Nous publions aujourd'hui le portrait de M. Danguin, dans son costume de l'Empereur. L'esquisse de cet excellent artiste sera accueillie avec d'autant plus de plaisir que, comme nous, M. Danguin est enfant de Lyon, et que ce seul titre justifierait nos sympathies, si son talent, que nous applaudissons depuis long-temps, ne les avait acquises de droit.

— Bocage commencera cette semaine le cours de ses représentations au Grand-Théâtre. Le nom seul de l'artiste nous dispense de faire tout appel au public.

— On prépare au Gymnase une représentation extraordinaire au bénéfice de M. Herguez ; elle se composera 1^o de *Pascal et Chambord*, vaudeville en deux actes ; 2^o de *Nanon, Ninon et Maintenant*, vaudeville en trois actes ; 3^o et de *le Protégé*, vaudeville en un acte. M. Herguez est un habile régisseur qui, tout récemment encore, vient de nous donner une preuve de son talent dans le dernier tableau du *Pacte de famine*. Le public saisira donc cette occasion pour lui prouver son attachement. Aussi cette représentation, qui doit avoir lieu cette semaine, promet-elle une chambrée complète.

— M. Compan fera, demain lundi, son troisième début dans *Fra Diavolo*.

— Mme Bouvaret-Sandéion, notre nouvelle dugazon, arrivera à la fin de cette semaine.

— Lafont, le célèbre violon, qui parcourait le midi de la France, en compagnie de Herz, vient de périr misérablement.

On lit dans un journal de Toulouse, du 25 août :

« Avant-hier 23 août, vers les six heures du soir, la diligence du sieur Boyer, de Bagnères-de-Bigorre, qui fait le trajet de cet endroit à Tarbes, arrivée au bas de la petite côte du His, et ayant été mal dirigée, fut renversée dans le fossé qui borde la route, et le célèbre violoniste Lafont, qui se trouvait sur la banquette de l'impériale, en ayant été renversé, est resté mort sur la place, c'est-à-dire qu'il n'a vécu que deux ou trois minutes. »

— Des malveillants ont répandu le bruit de la cessation de la fabrication de M. Sic. Cette nouvelle est entièrement fautive. — (Voir aux annonces.)



Il ne faut pas toujours toiser d'un front altier
Le ciel, si l'on ne veut tomber dans le premier ;
Le sauvage parfois se couvre du dernier,
Quand il a dévoré l'entier.

Mot du dernier logogriphe : *Mal-le*.

Charade.

VERGNOLLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULLAILLERIE, 19.

HISTOIRE DE FRANCE

PAR ANQUETIL,

Continuée jusqu'en 1830

PAR CH. BURETTE.

4 beaux volumes in-8^o de 600 pages. Le même ouvrage, pour le texte et l'impression, que celui vendu 50 fr. par les MM. Pourrat.

PRIX : 12 FRANCS.

Chez Prosper NOURTIER, libraire, rue de la Préfecture, 6, au centre de la rue.

Essence Américaine,

DE JOHN SCUDER, PHARMACIEN, A NEW-YORK,

Spécifique approuvé contre les Maladies secrètes. Trois flacons suffisent pour une guérison qu'on obtient radicalement en quelques jours.

Dépôt chez M. ROMAN, pharmacien, rue du Plat, n^o 13. — Prix du flacon : 5 fr.

ANCIENNE PHARMACIE MENISSIER.

HUMMEL, pharmacien, place du Concert, vis-à-vis le pont Lafayette.

LIMONADE PURGATIVE GAZEUSE,

Purgative agréable à boire, qui ne nécessite aucun préparatif, et qui n'empêche nullement de vaquer à ses occupations ordinaires, a aussi l'avantage d'être un excellent anti-laiteux.

Ne se trouve qu'à la pharmacie.

EAU pour lotion, et PILULES contre les maladies de la peau.

OPIAT et Injections, remède infailible contre les écoulements blennorrhagiques.

SIROP DÉPURATIF contre les maladies syphilitiques.

CRÈME COSMÉTIQUE A LA SULTANE.

Cette Crème est de tous les cosmétiques connus jusqu'à ce jour le meilleur que l'on puisse employer pour l'usage de la peau, pour enlever le feu du rasoir, soit enfin pour détruire les rousseurs, dartres, boutons, érysiplèles, et toutes les excoriations de la peau. — Il suffit d'en imprégner légèrement les parties affectées, le soir en se couchant, et de l'enlever le matin avec un linge de toile.

Cette Pommade, très-connue, est recommandée par les diverses célébrités médicales de la ville de Lyon.

PLUMES-PERRY.

Plumes à trois pointes, à porte-plumes élastiques, etc.

C'est un fait universellement reconnu que les Plumes-Perry surpassent en qualité toutes les autres plumes métalliques, de quelques fabriques qu'elles soient. A la manufacture, rue de la Bourse, n^o 12, on trouvera des plumes convenables pour tous les âges, pour tous les genres d'écriture, avec des degrés de finesse et d'élasticité différents ; mais toutes se distinguent par une rare perfection de travail.

Aussi chez les principaux papetiers et libraires de Lyon.

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes heures diners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n^o 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.

AVIS.

FABRIQUE ET MAGASIN, quai St-Antoine, 16.

Nous avons signalé le Briquet-Millaud comme le meilleur qui ait paru jusqu'à ce jour, n'offrant aucun danger, pouvant se porter dans la poche, même étant débouché. Ce briquet est toujours garanti pour cinq années de durée.

Nous prévenons les amateurs que plusieurs colporteurs, qui vont dans les maisons et dans les cafés, se permettent de vendre des briquets qu'ils disent être des BRIQUETS-MILLAUD, ce à quoi le public ne doit point avoir confiance, attendu que le sieur MILLAUD n'a vendu et ne veut vendre à aucun colporteur de ses briquets ; les personnes qui désirent les avoir ne peuvent les trouver que chez lui.

On trouve dans le même magasin la *Pommade minérale* pour faire couper les rasoirs, ainsi que l'*Essence du savon* pour faire la barbe. En se servant de ces produits chimiques du sieur Millaud, on est surpris des résultats avantageux que cela produit.

Chaque objet de son industrie porte la signature du sieur Millaud à la plume, afin qu'on n'ait confiance qu'à elle seule.

MAISON CENTRALE A PARIS.

ANCIENNE MAISON VUILLERMET.

AUX DEUX JUMENTAUX,

Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

MICHEL ET BERTHE,

Successeurs,

Marchands Tailleurs de Paris,

Préviennent MM. les consommateurs, principalement ceux qui ont l'habitude de se faire habiller dans la capitale, qu'ils trouveront dans leurs magasins un choix considérable d'habillements tout confectionnés, et une quantité d'étoffes en pièces de haute nouveauté.

Manteaux, Redingotes, Habits, Pantalons, Gilets, Robes-de-chambre, etc. etc.

En 40 heures

UN HABILLEMENT COMPLET ET DE COMMANDE SERA RENDU.

Les soins, la coupe et l'élégance que nous offrons à nos acheteurs, sont pour nous une garantie de la préférence.



BATEAUX A VAPEUR

DU RHONE.

SERVICE DE L'AIGLE.

Départ à cinq heures du matin.

Ces bateaux, très-spacieux, se distinguent par la supériorité de leur marche et la commodité des emménagements.

Les bureaux de la Compagnie sont quai de Retz, n^o 45. et place de la Charité, hôtel de Provence.

M. SEVE, chapelier, rue de la Préfecture, n^o 10, désire un Apprenti. — S'y adresser.

AUX DEUX PHILIBERT,

Galerie de l'Argue, 51, 53, 55.

FONTAINE, marchand Tailleur,

Préviennent MM. les consommateurs qu'il arrive de Paris, d'où il a rapporté un choix considérable d'habillements confectionnés dans le dernier genre, soit pour la saison d'hiver, soit pour celle d'été.

Un capital considérable met M. Fontaine à l'abri de toute concurrence, et lui permet de réunir la qualité, l'élégance et le bon marché.

M. Fontaine livrera dans le plus bref délai les articles qu'on voudra bien lui demander.

DÉPOT D'ARMES DE CHASSE.

SIC & Co,

SEULS FABRICANTS DE COUVERTS ET D'ORFÈVRES EN MAILLECHORT,

Quai de Bourgneuf, 98, près les bateaux à vapeur, à Lyon,

Tiennent un assortiment de couverts et de marchandises en maillechort, métal imitant parfaitement l'argent par sa blancheur et sa solidité ; fournissent à MM. les limonadiers et traiteurs tout ce dont ils peuvent avoir besoin en orfèvrerie, vendent la matière préparée en fil ou laminée, et fondent sur modèles tout ce qu'on peut désirer.

Ils tiennent aussi un assortiment d'Armes de chasse dans tous les genres et aux prix les plus modérés. — VENTE EN GROS ET EN DÉTAIL.

AVIS IMPORTANT.

Aux gens de lettres et à MM. les Professeurs et Instituteurs de premier ordre.

Le Professeur américain continue ses Cours de langues anglaise, italienne et grecque moderne, garantis complets en vingt-une leçons, d'après la méthode impressive du célèbre professeur anglais Robertson, dont les journaux de Paris font un si grand éloge. Enfin, le professeur se charge volontiers et même garantit de mettre une personne intelligente en état de traduire tout ouvrage, et qui plus est, de phraser bien correctement avant les dix premières leçons, et cela sans l'obligation d'étudier. D'ailleurs, il offre d'en réitérer à des familles hautement respectables.

Prix pour le cours complet : à domicile, 30 fr. ; chez lui, 20 fr. ; en classe, 15 fr.

On n'est pas obligé de payer le cours d'avance, ni de le continuer, si on croyait ne point réussir.

S'adresser au Concierge, rue Royale, n^o 8.

BAINS RUSSES.

Nous engageons les personnes affectées de rhumatismes, de catarrhes, de gouttes nerveuses, affections nerveuses, gastrites, paralysies, engorgements, maladies vénériennes, etc., de se renseigner sur les effets des Bains russes de la rue de l' Arsenal ; elles apprendront que de nombreuses guérisons s'effectuent constamment par ce moyen. — Dans les cas de refroidissements ou transpirations arrêtées, dont les suites sont ordinairement funestes, un ou deux bains de vapeur russes opèrent une délivrance complète. Pendant que des personnes affectées de rhumatismes sont revenues des eaux d'Aix dans le même état de souffrance, d'autres se sont guéries de ces douleurs par les bains russes.

L'entr'acte Lyonnais.



Will. de Bérard, rue de la Cité à Lyon.

B O C A G E .